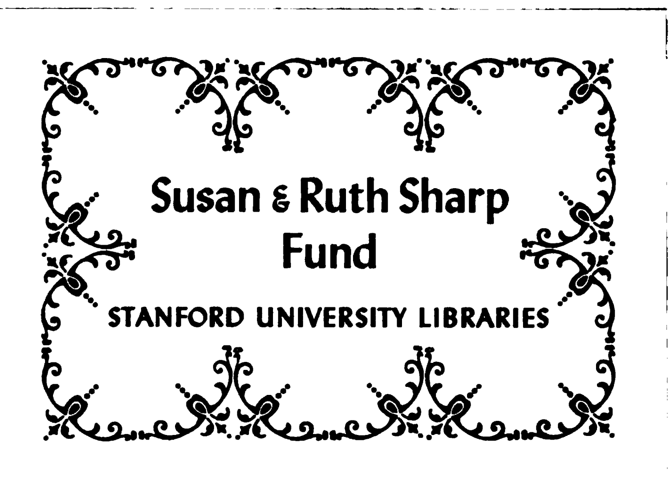

Susan & Ruth Sharp
Fund
STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES

Fervaal

Pour tout ce qui concerne les représentations, s'adresser à MM. DURAND et Cie, Éditeurs-propriétaires de la partition, 4, place de la Madeleine, à Paris.

NOUVELLE ÉDITION

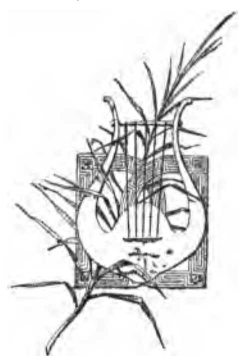
Fervaal

ACTION MUSICALE

EN TROIS ACTES ET UN PROLOGUE

DE

VINCENT D'INDY



Prix net : 1 fr. 50

PARIS

A. DURAND ET FILS, ÉDITEURS

DURAND et Cie

4, Place de la Madeleine, 4

D et F. 8713

PERSONNAGES

FERVAAL, chef celte.
ARFAGARD, druide.

GUILHEN, sarrasine.
KAITO

LENNSMOR } prêtres.
GRYMPUIG }
EDWIG
CHENNOS
ILBERT
FERKEMNAT
GWELLKINGUBAR
GEYWHIR
BERDDRET
PENVALD
HELWRIG
BUDUANN
MOUSSAH
UN BERGER
UN MESSAGER
UN BARDE
CINQ PAYSANS
DEUX PAYSANS SARRASINS
QUATRE OVATES

(EDWIG … BUDUANN : chefs celtes.)

Paysans — Sarrasins — Prêtres et Prêtresses — Bardes
Guerriers et Peuple de Cravann
Voix des Nuées — Voix mystiques.

Le lieu de l'action est, pour le prologue et le 1er acte, dans l'extrême Midi de la France ; pour le 2e et le 3e actes, au pays de Cravann, dans les hautes Cévennes, à l'époque légendaire des invasions sarrasines.

FERVAAL

PROLOGUE

Une forêt d'oliviers, de chênes verts et de pins maritimes. — Paysage du Midi. — Plein soleil.

Une troupe d'hommes, mi-paysans, mi-bandits, occupe en tumulte la gauche de la scène. Ils sont armés d'arcs et de frondes et lancent en criant traits et pierres vers le fond à droite [1].

LES PAYSANS.

Ha ! ha ! tue ! tue !

(FERVAAL, *entré par le second plan à droite, comme poursuivant les paysans, recule en chancelant et tombe inerte, frappé d'une flèche, tandis qu'*ARFAGARD, *entré après lui, la hache à la main, tente de le protéger contre ses ennemis, qui se ruent alors vers lui avec des cris de triomphe.*)

Il est mort, il est mort !

PREMIER PAYSAN.

Au vieux ! au vieux ! S'il se défend, qu'on l'assomme !

(*Plusieurs paysans tentent de désarmer Arfagard, qui abat l'un d'eux d'un coup de hache ; les autres reculent.*
Le premier paysan s'avance vers Fervaal.)

A moi l'or et les gemmes !

(*Un second lui barre le chemin.*)

1. Les indications de scène sont prises par rapport au spectateur.

DEUXIÈME PAYSAN

Non pas ! non pas ! J'ai droit à sa dépouille,
c'est moi qui l'ai frappé... de loin.

TROISIÈME PAYSAN.

Et moi, j'en veux ma part aussi.

DEUXIÈME PAYSAN.

Toi, tu n'auras rien !

PREMIER PAYSAN.

Tu n'auras rien !

TROISIÈME PAYSAN.

Donne au moins un morceau du collier...

LE PREMIER ET LE DEUXIÈME.

Arrière ! arrière ! fils de chien !

(*Les trois paysans se battent.*
Un quatrième accourt de la lisière du bois, à gauche.)

QUATRIÈME PAYSAN.

Alerte !... des chevaux, des cavaliers...

CINQUIÈME PAYSAN.

De nombreux cavaliers approchent ; ils sont armés...

LE DEUXIÈME.

Ils sont armés ?

(*Les premiers ont cessé de se battre pour regarder du côté que désigne le cinquième.*)

LE QUATRIÈME.

et bien armés !

LE CINQUIÈME.

Devant eux chevauche une femme...

(*Tous regardent vers le dernier plan, à gauche.*)

TOUS.

Une femme...
C'est elle, c'est Guilhen ! Guilhen l'enchanteresse,
Guilhen la charmeresse,
C'est elle, la voilà, la voilà !

(GUILHEN *est entrée à cheval, tenant un faucon au poing ; elle est vêtue de riches étoffes d'Orient.*
Une nombreuse suite de cavaliers et coureurs maures l'accompagne, les uns portant arcs et flèches, d'autres, espadons et couteaux de chasse ; des oiseaux tués pendent en grand nombre à l'arçon des selles des cavaliers.
La cavale tigrée que monte Guilhen s'arrête devant le corps de Fervaal. Guilhen considère le jeune homme avec surprise, puis s'adresse aux paysans.)

GUILHEN.

Frères ! laissez ces gens ; je les prends sous ma garde.

(*Les paysans se retirent, comme saisis d'un superstitieux respect.*
Guilhen regarde encore Fervaal, puis Arfagard, agenouillé à droite du corps.)

Vieillard, dis-moi, vieillard, quel est donc celui-ci ?
Les ombres de la nuit se sont appesanties sur son visage ;
est-il blessé ? — il paraît endormi, et pourtant
son sang vermeil rougit la terre...
Parle, vieillard, est-ce ton fils ?

(*Elle saute à bas de son cheval, qu'on emmène. Les autres cavaliers sortent par la droite.*
Guilhen s'avance lentement et prend la main de Fervaal du côté opposé à celui où Arfagard est agenouillé.)

Blanche et douce est sa main —
son bras, son jeune bras semble fait pour enlacer
la taille des vierges

et non pas pour brandir la lance et le lourd javelot.

(*L'un des esclaves sortis à droite rentre vivement et désigne à ses compagnons restés en scène le côté d'où il vient. — Tous regardent.*)

LES ESCLAVES.

Voyez, voyez...
ô prodige ! ô prodige étonnant !
Regardez là-bas dans la clairière...
il les a tous tués ! ô merveille ! ô prodige !

GUILHEN.

Pourquoi ce bruit? — Moussah ! qu'est-ce donc?

MOUSSAH.

Maîtresse, ô prodige étonnant ! ici, tout près, dans la clairière,
auprès de deux chevaux blessés,
on a trouvé, gisants dans la poussière,
près de quarante paysans, tous morts
et tous frappés du même glaive !

(*Arfagard regarde pour la première fois Guilhen, restée pensive. Elle a laissé retomber la main de Fervaal.*)

GUILHEN.

Du même glaive ?

ARFAGARD.

Blanche et douce est sa main... terrible est son épée !

GUILHEN, *debout.*

Mais alors... s'il est de noble race,
(ainsi l'indique son collier d'or)
pourquoi traverser sans escorte ce pays infesté de bandits ?
Réponds-moi donc enfin !... Dis-moi son nom, sa patrie...

ARFAGARD *relève la tête presque sauvagement.*

Que t'importe ?

FERVAAL *a fait un mouvement ; il ouvre lentement les yeux et se dresse à demi du côté d'Arfagard en s'appuyant sur ses mains. Son œil est fixe et animé par la fièvre.*

Il fait grand jour... il est temps de partir...
Père, où sont nos chevaux ?
Où sommes-nous ? je ne me souviens plus...

(Il se dresse encore davantage.)

— Ah ! devoir sacré, destinée inconnue,...
signe fatal gravé en ma poitrine nue...
acte mystérieux que je dois accomplir,
ministère divin, mission conservée
à mon seul être réservée...
A cheval, à cheval, il est temps de partir !...

(Il fait un effort pour se mettre debout, mais, trop faible, il retombe à terre.
Pour la première fois, ses yeux se portent sur Guilhen, toujours debout auprès de lui.)

O femme, que veux-tu de moi ?
Pourquoi fixer sur moi tes grands yeux noirs, ô femme ?
Tes grands yeux noirs semblent si doux,
et pourtant leurs ardents rayons brûlent mon sein et me torturent...
Détourne tes regards, ô femme,
détourne tes regards de moi ;
Éloigne-toi ! car je suis consacré, car j'appartiens aux dieux.
Écoute, écoute le serment :

(Il se redresse de nouveau et étend le bras comme pour un serment en regardant vaguement devant lui.)

« Amour, sois maudit !
« Femme, sois maudite !
« Maudits les lacs d'or de tes longs cheveux,
« Maudite ta lèvre, fleur empoisonnée,
« Et que ton regard... ton regard... »

(Il tourne la tête vers Guilhen et reste sans voix, comme fasciné sous le regard de la jeune femme.

Guilhen le regarde dans les yeux avec une tristesse passionnée.

Il abaisse lentement le bras, puis, retombe tout à coup à terre, inanimé, comme mort. Arfagard, qui a suivi avec anxiété les phases du réveil de Fervaal, se jette sur son corps.)

ARFAGARD.

O mon héros ! tout mon espoir,
espoir de la patrie lointaine...
ô mon héros, je t'ai perdu !
Ton âme, ta jeune âme a changé de demeure
et ton corps gît ici loin du pays aimé...
Et moi, je reste seul, sans espérance...
Ah ! Fervaal, pourquoi m'as-tu quitté !

GUILHEN, *comme sortant d'un rêve, repousse Arfagard. — Elle penche sa tête sur la poitrine de Fervaal.*

Non... il respire, il vit...

(Elle se relève et fait un signe aux esclaves.)

Moussah, notre chasse est finie,
un noble gibier nous rapporterons.
Vite ! qu'on tresse une civière, qu'on y place le jeune guerrier.

ARFAGARD *se dresse, terrible, devant le corps, en brandissant sa hache.*

Arrière tous ! n'approchez pas !

GUILHEN.

Que veux-tu dire ?

ARFAGARD.

Moi vivant, nul n'y touchera !

GUILHEN *s'approche doucement et s'adresse à Arfagard en une solennelle supplication.*

Vieillard... vieillard...

Au nom du Soleil, roi du monde, dont les rayons tombent sur lui,
Au nom de l'amitié profonde qui paraît t'unir à lui,
Au nom de cet espoir que tu plaçais en lui,
Au nom de sa patrie, écoute ma prière :
Comme toi j'aime son courage et son regard de jeune dieu ;
Laisse-moi rendre la lumière à son œil clos,
Laisse-moi ranimer la force en son bras blanc,
Laisse-moi rappeler ton héros à la vie...

(*Voyant qu'Arfagard est ému, elle lui parle de plus près encore et mystérieusement.*)

L'art de guérir m'est familier,
je connais les vertus des plantes mélangées,
je sais des breuvages magiques...
— Mais tu ne réponds pas, vieillard...
si tu tardes encore, il va mourir ici !
Laisse-moi l'emmener dans ma demeure...

ARFAGARD, *hésitant, éperdu, regarde à plusieurs reprises le corps inerte de Fervaal, puis Guilhen, et, peu à peu, la confiance entre en son âme.*

O femme, qu'il soit fait ainsi que tu veux...

(*Les esclaves ont apporté une civière faite de branchages et de feuilles ; ils la recouvrent des housses de pourpre de leurs chevaux.*
Sur un signe de Guilhen, ils étendent Fervaal sur la civière, puis se mettent en marche, portant doucement le corps.
Guilhen marche à côté de la civière, sans perdre Fervaal de vue.
Arfagard, resté immobile au premier plan, se décide enfin à suivre, comme malgré lui.
Le cortège funèbre disparaît à gauche.)

FIN DU PROLOGUE

ACTE PREMIER

Jardins de Guilhen.

Une salle d'ombrage ; végétation méridionale; orangers, citronniers, oliviers et chênes verts ; partout d'odorantes fleurs.

A gauche, une pente de verdure ombragée par les rameaux d'un vieil olivier.

Au fond, des allées droites pavées en faïence de couleur et aboutissant au lointain à une plaine brûlée qu'on aperçoit à travers les arbres.

A gauche, assez loin, une tour forte du château.

Après-midi chaude et scintillante de lumière.

Le soleil décline vers l'horizon.

Fervaal est endormi au premier plan sous le vieil olivier.

Un instant, il fait un mouvement comme animé par un rêve, puis son sommeil redevient calme.

Arfagard entre à gauche, portant en ses bras les armes de Fervaal.

Il considère un moment le jeune homme endormi, puis il lui pose la main sur l'épaule.

SCÈNE PREMIÈRE

ARFAGARD.

Réveille-toi, Fervaal, revêts tes armes,

(*Il dépose les armes à terre.*)

ton casque, ton épée, tes éperons d'argent.
Depuis longs jours ta blessure est fermée ;
Fervaal, il faut partir d'ici.

FERVAAL, *toujours étendu.*

Partir d'ici... pourquoi partir ? Ici l'on est si bien !...
Ma blessure est fermée, il est vrai, mais non guérie,
et j'aspire au repos. — On est si bien ici ! ..
le soleil est si chaud et les fleurs si suaves...
en moi je sens comme une vie nouvelle.

ARFAGARD *se rapproche.*

Fervaal, il faut partir d'ici. —
Te souvient-il de ma promesse
alors que le serment druidique fut proféré par toi en présence des dieux?

FERVAAL, *assis.*

Oui... je me souviens du très haut mystère
et de la forêt solitaire où, tranquille et pur, j'ai vécu neuf ans,
et du serment sacré dont tu promis de révéler les causes.

ARFAGARD.

Aujourd'hui tu dois tout apprendre.

(*Il s'assied à côté de Fervaal.*)

— Bien loin, là-bas, au pays du brouillard se dresse Cravann, ta libre patrie,
la sombre Cravann aux ravins profonds,
dont les pentes fertilisées furent maintes fois arrosées par le sang des envahis-
l'altière Cravann aux cimes aiguës [seurs;
dont les roches amoncelées,
dont les forêts inviolées sont vierges de pas oppresseurs. —
— Seule, parmi les nations celtiques, Cravann a conservé les croyances
— Connais-tu bien les trois états du monde ? [antiques.
Sais-tu les dieux cachés et sais-tu les symboles?

FERVAAL *se lève subitement.*

Arfagard, ma mémoire est fidèle,
tous les préceptes y sont gravés dès longtemps...
Mais, je t'en prie, ô père, accomplis ta promesse,
dévoile sans tarder la cause du serment,
la raison de mes destinées...

ARFAGARD.

Écoute donc, enfant, retiens mes paroles
et n'interromps plus ton maître Arfagard.

(*Il fait de nouveau asseoir Fervaal près de lui.*)

— Dès le premier âge du monde, l'homme connut Kaito, serpent mystérieux :
Ainsi fut engendrée la race sainte des Nuées,
race de chefs, race de dieux.
— Vers le deuxième âge du monde, l'esprit chenu de nos forêts,
l'âme pensante des vieux hêtres
émigra dans le corps des hommes les plus saints :
Ainsi commença la race des Prêtres.
Et longtemps, longtemps la pieuse patrie,
soumise librement à la double puissance,
grande, forte, heureuse est restée.
— Mais, depuis ce siècle incertain, le malheur a frappé les races anciennes,
Ils sont tous morts, les chefs glorieux, les chefs de Cravann, divins ancêtres,
les temps mauvais ont dispersé nos prêtres...

(*Il se lève et fait face à Fervaal.*)

C'est ainsi qu'en ce jour Arfagard, naguère ton maître,
le pontife Arfagard, seul rejeton du hêtre,
salue en toi, noble Fervaal, le dernier descendant des dieux.

(*Il s'incline devant Fervaal étonné, qui le relève et l'attire auprès de lui.*)

FERVAAL.

Puis-je t'interroger à présent, ô père ?

(*Signe d'assentiment d'Arfagard.*)

Quelle est la haute mission que tu dis m'être réservée ?
Et pourquoi ce serment ?
Pourquoi enfin ce départ... aujourd'hui même ?

ARFAGARD.

Écoute encore :
— Une nuit, dans la solitude des landes et des forêts,
l'antique voix de la montagne,
voix des dieux que Thrann accompagne,
s'est élevée au sein des brouillards blancs...
Elle clamait :
« Tzeus est mort,
« Esus dort,
« Yésus veille,
« Yésus vient. »

Cette voix s'étendait comme un souffle de bise sur tout le pays des Nuées.
Éperdu, je cours vers l'autel de pierre, j'immole une victime aux dieux ;
Alors, j'entendis la voix qui disait :
« L'ère nouvelle est commencée ;
« de la bise et du vent Cravann est menacée ;
« unique, unique est le Sauveur :
« Le chef élu,
« le fils des Nuées,
« unique, unique est le Sauveur.
« Mais qu'il soit pur
« et que l'Amour jamais ne trouble son corps ni son âme. »

FERVAAL.

Le chef élu... le fils des Nuées, seul, sera le Sauveur...

ARFAGARD.

« Mais qu'il soit pur,
« et que l'Amour jamais ne trouble son corps ni son âme. »
— Alors, je t'emmenai, seul descendant des dieux,
dans l'obscure et dernière retraite de nos druides,
dans la forêt sacrée où jamais profane n'osa pénétrer :
et là, tu reçus la Science.

FERVAAL, *debout*.

Et là, j'ai juré le serment
de l'éternel renoncement au charme impur de la femme !

ARFAGARD *se lève*.

Comprends-tu maintenant ?
— Au midi comme au nord Cravann est menacée,
et tous ses chefs entre eux sont divisés.
Donc, avant la lune prochaine qui verra ce siècle expiré,
doit s'assembler le grand Conseil armé afin d'élire un Brenn de guerre,
un Chef tout-puissant...
— Réjouis-toi, mon fils,
réjouis-toi du destin héroïque à toi seul réservé par les forces d'en haut ;

C'est toi le sauveur, c'est toi l'élu,
en tes jeunes mains tu tiens le salut de ta patrie et de ta race !
Arme-toi donc.
Moi, pour notre long voyage, je vais apprêter deux coursiers.

(*Il vient plus près de Fervaal.*)

— Quand le front de Bélen descendra vers la terre, sois prêt —
Je t'attendrai là-bas vers la porte de pierre, sois prêt. —
Ma voix t'appellera ainsi qu'en nos clairières s'appellent les pâtres errants.
Sois attentif, Fervaal : à la porte de pierre...

(*Arfagard se retire lentement par le second plan à gauche.*)

Sois attentif !...

SCÈNE II

FERVAAL.

Le chef élu, le fils des Nuées, seul sera le Sauveur !...

(*Il commence à s'armer en agrafant sa ceinture de fer, puis il chausse et attache ses éperons et place son casque sur sa tête, rejetant en arrière les blondes et longues boucles de ses cheveux.*
Il saisit ensuite son épée, riche cimeterre à gaine ciselée et ornée de joyaux précieux ; au moment de l'accrocher à son côté, ses regards s'arrêtent sur les pierreries qui brillent au soleil.)

Cette épée, c'est Guilhen qui me l'a donnée...
la vierge au cœur compatissant qui m'a recueilli mourant
dans sa demeure...

(*Il reste pensif, le regard toujours fixé sur l'épée.*)

GUILHEN *entre vivement à gauche, vêtue d'un léger et soyeux tissu de couleur blanche et rouge. — Elle s'arrête en voyant Fervaal.*

Fervaal, pourquoi rester en ce jardin ?
Au logis t'attend le repas coutumier,
viens, rentre donc avec moi.

Sans doute alors m'apprendras-tu pour quelle chasse aventureuse
Arfagard, ton maître barbu, réclame sans délai mes deux plus rapides cavales.

(Fervaal accroche d'un brusque mouvement le glaive ciselé à son baudrier de fer.)

Ho ! ho ! guerrier sans peur, ceins-tu la lourde épée
pour transpercer la biche blonde et le jeune faon effaré ?
Mais quel air soucieux ?

(Il lève les yeux sur elle, sans bouger de place.)

Tu souffres...
Ta blessure est rouverte, peut-être ?
Rentre donc avec moi ; viens, je connais un baume...

(Elle s'approche.
Geste de Fervaal, qui reste à la même place.)

FERVAAL.

Non, Guilhen ; grâce à toi ma blessure est guérie,
mon corps ne souffre plus...
Je rêvais ;
seul en ce pays, je songeais à Cravann, ma lointaine patrie,
et je revoyais mon enfance lointaine.

GUILHEN *s'approche encore.*

Ah ! doux ami, je sais lire en tes yeux :
Dévoile à ton amie ta souffrance cachée,
peut-être pourra-t-elle adoucir ta peine.

FERVAAL *s'assied sur une pierre à droite ; Guilhen reste debout devant lui.*

Approche donc.

— Jadis, enfiévré par les chants des bardes,
enfant, je rêvais d'exploits innomés ;
Et je m'enfuyais par les landes grises, par les rocs géants,
les cheveux au vent, la poitrine nue, le sang bouillonnant.
Joyeux, je montais au séjour de l'aigle,
à la cime des pins altiers,
et je voyais, en bas, les nuages s'étendre,

s'accrocher aux branches des trembles
et glisser au fond des vallées :
Là, dans un calme balancement,
caressé par les brises du nord,
tranquille, je planais en les blancheurs du ciel, des pics neigeux et des brouil-
[lards changeants.
Alors, en moi régnait la Joie,
la libre Joie !
— Plus tard, j'entendis les durs cris de guerre,
le choc des framées et les traits sifflants.
Je marchais, chantant le chant de victoire sur les corps roulants,
et mon faible bras frappait les barbares
comme le blanc fléau sur l'aire frappe les épis bondissants !
Alors encor, c'était la Joie,
la fière Joie !
Mais bientôt le malheur visita la patrie.
Un soir, à la lueur des branches allumées,
J'ai vu rapporter tout sanglant le corps de Raiderig, mon père.
Un cruel combat faucha mes six frères,
et moi, je dus partir pour la forêt sacrée où la Science est enseignée.
— En cette retraite, des méchants redoutée,
s'écoula toute ma jeunesse.
Et j'aimais à rêver, avide de prodiges,
Sous l'immobilité des grands arbres étranges,
sous l'ombrage ancien où le prêtre lui-même ne trouble qu'en tremblant le saint
[sommeil des dieux.
Là, encor, régnait la Joie,
l'auguste Joie !...

GUILHEN.

Pourquoi te taire ?
Parle, Fervaal, dis-moi toute ta vie.

FERVAAL.

Comme l'oiseau abattu par la grêle, dans la poussière j'étais tombé ;
pour la dernière fois mon œil s'ouvrait au monde :

(*Il se lève.*)

Tu m'apparus, Guilhen...
ta beauté ranima mon esprit perdu
et ton art me rendit la vie.
Je suis guéri et fort comme naguère.
Mais depuis lors la Joie,
la libre Joie déserte mon âme changée ;
en vain, je m'efforce à le rappeler...
C'est la douleur, la seule douleur qui répond à ma voix lassée !
O femme ! femme ! quel est donc ton pouvoir ?
Mystérieux pouvoir qui me trouble...

(*Il retombe assis sur la pierre.*)

GUILHEN.

Destin pareil... destin contraire...
Sort inconnu... sort attendu...

(*Guilhen, l'esprit perdu en de mystérieuses pensées, ne revient à elle que sur la question directe que lui adresse Fervaal.*)

FERVAAL.

Qui es-tu, toi ?

GUILHEN.

On m'a dit que l'émir vaillant qui soumit ces contrées était mon père ;
et je commande à tous ici,
tous me craignent, tous me révèrent.
Depuis mes plus jeunes années,
seule en ce lieu orné pour le plaisir,
j'ai grandi, libre et dédaigneuse
au milieu des hommes, vil troupeau rampant sous ma volonté orgueilleuse.
— Alors, ma seule volupté était de fendre l'air, joyeuse
comme la flèche insoucieuse
sur ma belle cavale, compagne de mes jeux.
J'allais à travers la plaine brûlée,
à travers le bois tout plein de soleil,
à travers le fleuve aux eaux azurées,
et les cyprès noirs et les rochers blancs.
J'aimais à capturer les grands oiseaux de proie,

à poursuivre les fauves, ennemis des troupeaux
que l'hiver chassait des hauteurs lointaines.
Alors, comme le tien, Fervaal,
tout mon être exultait de Joie et de Liberté !
— Mais, depuis ce jour où, gisant dans ton sang,
en mes yeux tu fixas ton regard,
ton clair regard au beau reflet de neige...,
adieu la course folle au travers de la plaine,
adieu la chasse, adieu les plaisirs que j'aimais !
Partout poursuivie par ton clair regard, je reviens vers toi à peine éloignée ;
plus esclave encor que mes serviteurs, à ton regard je suis enchaînée...
— Elle n'est plus, la fière Guilhen,
elle s'est flétrie la Rose sauvage,
elle est changée en vigne pourprée qui cherche un appui...
auprès de Fervaal, en son regard clair elle boit la vie,
et languit et meurt où Fervaal n'est pas !

FERVAAL *la fait asseoir auprès de lui.*

Non, Guilhen, la rose n'est pas morte !
Sur ton front et sur ta joue,
sur ton sein et sur ta lèvre
s'épanouit, superbe, la triomphale fleur.
Ah ! viens ! viens plus près, laisse-moi respirer son parfum divin !

(*Il l'attire étroitement à lui et, tout à coup, recule étonné, presque effrayé.*)

O prodige ! comme autrefois, en mon âme renaît la Joie,
la Joie de mes jeunes années,
mais puissante, mais brûlante plus qu'autrefois !

(*Il entoure de son bras la taille de Guilhen.*)

Par la splendeur de ton regard, par la chaleur de ton haleine,
Guilhen, une vie nouvelle s'éveille en moi...
Inséparables sont nos âmes, inséparables sont nos corps !
Viens ! viens !
Sur mon coursier noir au galop fantasque je veux t'emporter,
et dans la fraîcheur des forêts sauvages je veux t'enlacer ;
les sommets tout blancs des hautes montagnes envieront les blancheurs de ton
[corps vermeil.
et les pins élancés, moins souples que ta taille,

étonnés, salueront de leur tête amicale
la brune fille du soleil !

GUILHEN.

Ah ! trouble étrange...
ardent désir de l'inconnu...
transport sans but, désir sans bornes, tourment délicieux...

(Elle se laisse aller doucement dans les bras de Fervaal.)

— O Joie immense, ô douloureuse Joie,
comme un acier, ton souffle ardent a transpercé mon âme.

FERVAAL.

O douleur, douleur joyeuse,
ta bienfaisante flamme
vient rafraîchir mon cœur
et fait revivre en moi
le bonheur d'autrefois.

GUILHEN.

O joie immense,
ô joie ardente,
tu fais revivre en moi
le bonheur d'autrefois.

(Ils font quelques pas vers la gauche, où l'ombre est plus épaisse, et vont s'asseoir au pied du vieil olivier.)

GUILHEN.

O joie amère !

FERVAAL.

Douleur charmante !

FERVAAL.

O joie immense !
O joie amère !
Douleur charmante !
En l'unique étreinte
nos âmes unies
goûtent le bonheur,
le bonheur douloureux d'aimer !

GUILHEN.

Transport sans but,
désir sans bornes,
Joie amère,
Douleur charmante !
Dans une unique étreinte
nos âmes unies
goûtent le bonheur,
le bonheur douloureux d'aimer !

(Ils tombent dans les bras l'un de l'autre.)

ARFAGARD, *de loin.*

Ho — Fervaal !

FERVAAL.

Qui m'appelle ?
Voix de la douleur, tais-toi, tais-toi !
La Joie, la douce Joie m'étreint et m'embrase...

(*Il s'écarte de Guilhen.*)

— Ah ! la sainte mission, l'oracle, le serment !
Laisse-moi, Guilhen : j'appartiens aux dieux !
Laisse-moi ! le Destin m'appelle,

(*Il est debout.*)

je pars, je dois partir pour les blanches montagnes de Cravann, le pays sacré !

GUILHEN, *toujours assise au pied de l'arbre, profondément troublée et comme inconsciente.*

Ah ! bien-aimé, pourquoi partir ? pourquoi déjà partir ?

FERVAAL.

Il le faut, je l'ai juré !

GUILHEN *se dresse, haletante et prenant une subite résolution.*

Eh bien ! s'il le faut pour toi-même, pars, avec toi je partirai !
Sans regrets j'abandonnerai mon beau palais natal et mes tièdes jardins,
pour voler avec toi au milieu des batailles ;
et ta gloire sera ma gloire,
et ton pays sera le mien !
Sur ton cheval noir au galop fantasque tu vas m'emporter...

(*Elle va pour se jeter dans ses bras, presque joyeuse : Fervaal la repousse.*)

FERVAAL.

Non ! Guilhen, cela ne se peut pas... ce serait un crime !

(*Il se détourne de Guilhen.*)

Ah ! que la douleur succède au court bonheur d'aimer !
Adieu ! je pars...

GUILHEN *s'élance sur lui.*

Ah ! pas ainsi, Fervaal, pas ainsi !
Ce n'est pas en vain que ton clair regard fit naître l'amour en mon sein de [vierge ;
Ah ! bien-aimé, reste, reste avec moi !

(*Elle l'enlace en des caresses.*)

Comme la vigne au robuste olivier s'attache et l'étreint de ses pampres,
ainsi, mon Fervaal, je t'enlacerai,
de mes baisers fous je te brûlerai,
Dussé-je puiser la Mort sur tes lèvres !

FERVAAL.

Laisse-moi ! je dois partir...

GUILHEN.

Loin de nous tes hivers glacés et tes montagnes impassibles...

(*Fervaal, irrésolu, ne résiste que faiblement ; elle lui parle alors de tout près ; en le regardant dans les yeux.*)

FERVAAL.

O Guilhen !
malgré moi tes yeux brillants m'eni- [vrent...
Ah ! ma Guilhen, je t'aime !
Je suis à toi !

GUILHEN.

Dans mon chaud pays où naît le so- [leil,
où fleurit l'Amour aux parfums mys- [tiques,
à jamais unis, à jamais charmés,
nous irons tous deux
en les enivrements magiques
de l'éternelle volupté !
Ah ! viens...
Ah ! viens !...

(Ils tombent enlacés sous l'olivier.
Guilhen appuie avec passion ses lèvres sur celles de Fervaal reconquis. Long baiser.)

. . . .

ARFAGARD, *de loin.*

Ho ! — Fervaal !

FERVAAL, *éperdu, se dégage de l'étreinte de Guilhen.*

Ah ! qu'ai-je fait !

GUILHEN *se traîne à ses pieds, cherchant à le retenir.*

Fervaal... mon bien-aimé... je t'aime !

FERVAAL.

Maudit soit l'Amour !...

(Il la repousse durement et sort en courant par les allées du fond.)

GUILHEN *crie.*

Ah !

(Guilhen est tombée à terre, où elle reste sans mouvement.)

SCÈNE III

GUILHEN *reprend conscience d'elle-même.*

Fervaal .. mon bien-aimé !
Non ! ce n'est pas possible... il est encore là près de mon cœur...

(Elle écoute.)

J'entends le pas de leurs deux cavales...
Il revient, mon Fervaal, il revient !

(Elle regarde au fond entre les branches, vers la plaine.)

Non !... au bout de la plaine ils tournent la colline...
Ils sont bien loin... bien loin !
Mes yeux ne distinguent plus rien...

(*Elle revient.*)

Ah ! faible et misérable femme ! Comment l'ai-je laissé partir ?
Comment, de mes mains déchirées, ne me suis-je pas attachée à son dur bau-
[drier de fer ?
Ma bouche a goûté le miel de sa lèvre, et ma force a fui pour toujours !
Ah ! rose, pâle rose,
à peine épanouie, tu t'effeuilles, flétrie...
Seule... seule et sans amour !

(*Elle reste tout à coup immobile, comme extasiée en un souvenir.*)

Seule ici !... non, je ne puis pas !

(*Elle fait quelques pas péniblement vers l'allée du fond, puis s'arrête subitement ; son expression douloureuse change tout à coup.*)

Où vais-je donc ?
La fière Guilhen à cet homme faux serait enchaînée...
Honte et malheur !

(*Avec un accent de violente colère.*)

O fils des embrasés rivages,
vents destructeurs, inflexibles orages,
soufflez !
Vers le pays du traître que j'aimais, volez, déchaînez votre rage,
soufflez !
Allez lui cracher au visage
l'ardente haine et le mépris sauvage
De Guilhen, fille du soleil !

(*Elle reste encore immobile auprès de l'olivier. Puis, la colère fait place aux sanglots étouffés. — Des larmes s'échappent de ses yeux.*)

Faible et misérable femme !
Naguère, je poursuivais les fauves redoutés...
je pleure aujourd'hui, je pleure l'infâme
qui m'apprit l'amour et la lâcheté !

(*Elle se jette violemment à terre au pied de l'arbre, comme en proie au délire, et reste ainsi prostrée et cachée dans les hautes herbes.*
Par la droite, entrent prudemment quelques Sarrasins, sordidement vêtus ;

quelques-uns portent arcs et flèches ; la plupart n'ont pour armes que bâtons, masses et coutelas. Ils errent, craintifs, dans les jardins, se montrant le palais, tandis qu'on entend au loin gronder une nombreuse foule.)

LES PAYSANS.

Du pain ! de l'or !
Allons de ce côté...
de celui-là.
Cette riche demeure, et ces terrasses, et ces vergers, nous les prendrons.
Mort et pillage !
Du pain ! de l'or !

(*Entrent d'autres groupes.*)

PREMIER PAYSAN.

Halte, amis, attendez, écoutez-moi.

LA FOULE.

Que veut-il ? Ecoutez-le.
Attendez donc, arrêtez-vous.

(*La foule s'arrête et écoute.*)

PREMIER PAYSAN.

Voyez ces tours et ces somptueuses demeures :
c'est là que vit Guilhen,
Guilhen l'enchanteresse, qui jadis nous secourait dans la détresse
en nous portant la parole et le pain.
Maintenant elle nous délaisse, nous ses vassaux et ses féaux,
pour des étrangers, pour des infidèles ..
et nous sommes pauvres et nous avons faim !
Amis, punissons la traîtresse,
partageons-nous ses immenses richesses.
A l'assaut du château ! A l'assaut du château !

DEUXIÈME PAYSAN.

Ainsi, tu veux braver les sorts et les murailles
quand nous n'avons pas d'autres armes que nos bâtons et nos couteaux ?
Bonsoir, bonsoir, j'estime trop ma peau...

PREMIER PAYSAN.

Eh ! laisse-moi parler...

DEUXIÈME PAYSAN.

Pourquoi toi plus que moi ?

LA FOULE.

Mort et pillage !

(*Des groupes entrent de plus en plus nombreux.*
Les premiers arrivés font faire silence et entourent le premier paysan.)

QUELQUES-UNS.

Ecoutez l'homme rouge ! écoutez, écoutez !

LE PREMIER PAYSAN.

Sous El-Tarik, le grand émir, j'ai fait la guerre sainte ;
je connais l'art de combler les fossés et d'escalader les murs d'enceinte.
Moi seul ici peux donc vous guider,
pourvu que je puisse choisir ma part du butin selon mon bon plaisir.

QUELQUES-UNS.

C'est un soldat ; il sait faire la guerre.

LE DEUXIÈME PAYSAN.

Il nous fera tous massacrer !

LE PREMIER PAYSAN.

Museau de crocodile !

LE DEUXIÈME PAYSAN.

Fils de porc ! à nous deux !...

(Ils se précipitent l'un sur l'autre, quelques-uns cherchent à les arrêter, les autres regardent.)

QUELQUES-UNS.

Laissez, laissez-les donc se battre.

(La foule, plus nombreuse au fond de la scène, s'agite en tous sens.)

LA FOULE.

Du pain ! de l'or !

(Guilhen apparaît tout à coup debout sur un haut rocher blanc qui domine la scène à gauche ; les rayons horizontaux du soleil à son déclin éclairent l'apparition d'une éclatante lumière, tandis que l'ombre s'étend sur la foule d'hommes massée au pied du rocher.)

GUILHEN.

Enfants d'Ali ! neveux de Mohammed ! vers moi levez les yeux.

(Tous la contemplent avec surprise.
Quelques-uns reconnaissent l'enchanteresse ; d'autres se prosternent, pris d'un superstitieux respect.)

LA FOULE.

Guilhen ! c'est Guilhen !
Etre céleste ! un génie ! un génie !

GUILHEN.

Ecoutez tous l'esprit divin qui parle par ma bouche.
Vous avez faim, vous êtes misérables : je viens à vous pour adoucir vos maux.
Ecoutez-moi.
Il est au nord une contrée fertile où chaque arbre produit du pain,
où les champs regorgent de grains, où les ruisseaux roulent de l'or qui brille.

(Mouvement dans la foule.)

Ainsi qu'un nuage de grêle,
Comme une armée de sauterelles,
Allez ! dévastez ce pays !
Qu'il ne reste plus une pierre de ses temples, de ses autels,
que dans le sang les moissons soient noyées
et que partout des voix épouvantées clament le pillage et la mort !

(*Ceux qui se sont prosternés se relèvent. Grand mouvement.*)

LA FOULE.

Que dans le sang les moissons soient noyées
et que les voix épouvantées clament le pillage et la mort !

(*Guilhen est descendue du rocher ; elle pénètre au milieu de la foule grouillante, qui s'écarte sur son passage.*
D'un geste elle impose le silence.)

GUILHEN.

Comme le torrent qui déborde nous marcherons !
et toujours s'accroîtront nos hordes des affamés, des mécontents ;
Venez ! nous trouverons des armes dans les mains de nos ennemis,

GUILHEN.

Venez tous !
Venez tous, c'est la guerre sainte ;
Allah l'ordonne,
Allah l'ordonne : au pays de Cravann !

LA FOULE.

Du pain ! de l'or !
Mort et pillage !
Allah l'ordonne.

LA FOULE.

Venez tous ! Marchons vers le nord.
Du pain ! de l'or ! C'est la guerre sainte.
Mort et pillage !
Allah l'ordonne : au pays de Cravann !

(*Tumulte.*)

Du pain, de l'or !
A Cravann !

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIÈME

Au pays de Cravann.

Sur la déclivité d'une montagne dont la pente commence au troisième plan et dévale en descendant directement vers le fond, une forêt de très vieux pins gris et moussus. — A droite, un massif autel de pierre brute.

Matin d'automne ; il ne fait pas encore jour : à peine distingue-t-on les arbres les plus proches. D'épais et incessants brouillards passent lentement pendant toute la durée des deux premières scènes, rendant le paysage incertain et changeant.

Fervaal, seul, marche anxieux près de l'autel.

SCÈNE PREMIÈRE

FERVAAL.

Nuits sans sommeil... Jours sans joie...
— Gloire, patrie, forces des dieux,
tout s'efface, tout fuit comme un brouillard d'automne.
Amour a changé tout mon être,
Amour est mon seul but,
Amour ou Mort !
— Ah !... te revoir...
Entendre encore ta chère voix,
m'enivrer de ta chaude haleine,
ô Guilhen ! ma Guilhen !
Boire l'amour à ta lèvre embaumée,
à jamais ! à jamais !

(*Une mélodie d'appel, exposée avant le commencement de la scène, se produit de nouveau, plus claire, plus rapprochée.*
Fervaal écoute, immobile et halluciné.)

Ah ! l'appel de la douleur ! Il faut partir...
Mais, mon esprit s'égare...

ARFAGARD *entre par la gauche. Il se dirige vers le fond d'où part la mélodie.*

Holà ! qui vient ici dans la nuit ?

ARFAGARD *s'arrête à l'apostrophe de Fervaal.*

C'est le berger envoyé vers les chefs pour annoncer en tous lieux le Conseil.
Mais, toi-même, que viens-tu faire ici à cette heure ?

FERVAAL.

Le berger ?... le Conseil ?

LE BERGER, *de loin.*

Ho gué !

ARFAGARD.

Ho gué !
Réponds, berger, je suis le chef des prêtres.

(*Les brouillards, un instant moins épais, laissent distinguer le berger qui s'arrête au troisième plan. Il est couvert de rudes peaux de bêtes ; son long bâton est attaché derrière son dos ; en sa main, son chalumeau.*)

LE BERGER.

Par tous les chemins j'ai marché,
Par tous les bourgs j'ai passé ;
J'ai crié bien haut le message,
A-a-a-.

ARFAGARD.

Ainsi, tous les chefs de Cravann sont avertis qu'en ce bois même
Au jour naissant le Conseil se tiendra ?

LE BERGER.

L'aube va poindre ; bientôt ils seront ici tous.

Et moi, je vais ramener le troupeau,
Car l'hiver a blanchi le sommet des montagnes.
Salut, prêtre !

ARFAGARD.

Salut, berger !

(*Le berger passe.*
Il s'éloigne par le fond à gauche, et le troupeau qui le suit fait comme une houle indistincte dans l'obscurité.
A ce moment, les ondes blanchâtres des brouillards semblent attirées vers l'autel par une force cachée. Elles s'y accumulent et s'y arrêtent, lourdement étagées.
Arfagard observe attentivement.)

Mais, quel pouvoir surnaturel assemble sur l'autel les lourds nuages ?

(*Fervaal, prenant une subite résolution, s'avance vers Arfagard, qui lui impose silence d'un geste.*)

FERVAAL.

Père, écoute, il faut que tu le saches : je dois te révéler...

ARFAGARD.

Tais-toi ! tais-toi !...
Un grand mystère ici se prépare...
Observe et sois muet.

(*On voit alors, en une blafarde lueur, les nuages amoncelés sur l'autel prendre des Formes primordiales.*
D'abord, de hauts rochers, des arbres et des plantes gigantesques.
Un souffle de vent disperse ces images.
Puis, ce sont des formes fantastiques d'animaux, dont le corps s'allonge horizontalement d'une façon démesurée.
Un second coup de vent emporte ces formes.
Enfin les nuées présentent l'aspect d'un serpent immense qui s'enroule autour de l'autel en s'étirant vers la cime des pins.)

ARFAGARD *élève vers le serpent une branche de chêne qu'il tient en sa main.*

Kaito ! Kaito ! Kaito !
Arrête-toi !
Moi, Arfagard, j'appelle ton Etre...
par ma force, ta forme est fixée ;
parle-moi !
Le siècle meurt, l'année décline ;
Déesse, dis les destins de Cravann !

(Silence.
La forme disparaît.
Tout redevient sombre.
Au bout d'un instant, la lumière se fait sur une vague figure féminine qui flotte, immobile, sur l'autel.)

KAITO.

Qui m'appelle ?
Quel rameau desséché arrête la Nuée ?
Quel Vouloir superbe ordonne à ma Volonté ?

(La lumière s'est étendue jusqu'au sol. De blanches formes de femmes faites de brouillard tournent lentement autour de Kaito, et leur mouvement engendre de lointaines harmonies.)

. . . .

Avant l'Etre agissant,
avant l'Arbre pensant,
avant le Roc,
avant la Flamme.
j'étais.
Suivant l'Ordre caché,
suivant la Loi sacrée,
la Semence immortelle en mon sein fermenta,
à regret j'enfantai le Monde.
Ecoute, écoute, écoute :

(Tout mouvement a cessé. — Calme complet.
Seule, la voix de Kaito s'élève dans le silence.)

« Si le serment est violé,
« Si la Loi antique est brisée,
« Si l'Amour règne sur le monde,
« le Cycle d'Esus est fermé...

« Seule, la Mort,
« l'injurieuse Mort
« appellera la Vie :
« La nouvelle Vie naîtra de la Mort. »

(*Fervaal fait un mouvement.*
Arfagard est resté immobile.
— Les brouillards féminins recommencent à tourner, moins distincts, autour de l'autel.)

Pour moi, je fuis, je passe ;
plus jamais on ne m'évoquera.
Médite et comprends...

(*Les formes s'effacent peu à peu.*
Seuls, restent visibles de lourds nuages horizontaux.
Arfagard, dans le plus grand trouble, s'élance vers l'autel, d'où la lumière disparaît.)

ARFAGARD.

Kaito ! Kaito ! arrête !
Tes paroles me troublent !
je veux...
(*Il s'arrête et écoute les voix qui se perdent au loin.*)
Ah ! je ne peux plus vouloir !...
Malheur !

(*Il tombe contre la pierre.*
Au bout d'un instant, Arfagard se relève, plus calme en apparence.)

Mais non, à tort je m'effraie...
Le serment et la loi ne sont point violés ;
l'antique religion subsiste tout entière,
la race des Nuées n'est pas à son déclin.

(*A Fervaal.*)

Fervaal, élu des dieux, héros prudent et pur,
c'est en toi que Cravann a mis son espérance ;
Va, mon fils, va revêtir tes plus brillantes armes
et ne parais au Conseil qu'à ma voix.

Fervaal, incertain d'abord, s'avance ensuite brusquement du côté d'Arfagard. Son regard se porte sur l'autel, où une soudaine et dernière lueur a tout à coup brillé, visible pour lui seul. Il s'arrête, fasciné.

La lueur s'évanouit, et Fervaal, pensif et conscient, se retire lentement par la gauche.)

SCÈNE II

(La clarté de l'aube commence à éclairer la forêt. Les brouillards blancs glissent lentement, moins épais que pendant la précédente scène et laissent entrevoir plus distinctement les arbres et la pente qui descend vers le fond.

Arfagard frappe de sa masse un bouclier rond qui pend à gauche, à la branche d'un pin. Le bouclier rend un son clair et prolongé.)

ARFAGARD.

Ho gué ! prêtres, vierges sacrées, venez tous, préparez l'autel.

(De derrière l'autel s'avancent quelques druides couverts de longues robes : ils vont gravement vers Arfagard et le saluent ; puis une longue théorie de prêtresses, de blanc vêtues.

Elles portent les six herbes de la Science et les objets sacrés, que d'autres prêtres, plus jeunes, entrés à leur suite, disposent avec solennité sur l'autel, pendant que parle Arfagard.)

Du siècle c'est l'heure dernière,
l'anneau lunaire par cinq fois s'est formé.
Sage Lennsmor
vénérable Grympuig
il est temps, il est temps de commencer l'appel.

(Les deux druides désignés s'inclinent devant Arfagard et vont se poster au fond, vers la pente de la montagne, Grympuig à droite, Lennsmor à gauche, suivis chacun de deux jeunes ovates armés. Ils frappent sur les deux boucliers d'appel.)

LENNSMOR.

Ho gué !

(Arfagard s'est retiré derrière l'autel, qui le cache aux yeux des arrivants.)

GRYMPUIG.

Ho gué !
Qui marche ?

EDWIG, *de loin.*

Ho gué ! — Edwig, chef des Gabbales :
longue et difficile est ma route, et pourtant, j'arrive au Conseil le premier.

(*Edwig paraît, gravissant la pente à droite ; il est accompagné de son barde et suivi d'un joueur de trompe qui porte son emblème.*)

LENNSMOR.

Qui marche ici ?

(*Penvald et Ilbert entrent ensemble par la gauche.*)

PENVALD.

Moi, Penvald, de Vernach, cité des [Vernes.

ILBERT.

Ilbert, du serre de la Roue.

GRYMPUIG.

Ho gué !

(*Gwellkingubar est arrêté sur la pente à droite, visible seulement jusqu'à mi-corps.*)

GWELLKINGUBAR.

Ho gué ! c'est moi, Gwellkingubar, le chef redouté des Vellaves.
Mon bras terrifie les plus braves, et l'on m'a bien nommé la barrière des Gwells.

(*Il franchit la crête et s'avance superbement vers l'autel.*)

PENVALD.

Frère vaillant, parmi les forts prends place.

GRYMPUIG.

Qui monte encor ?

(*Chennos et Helwrig paraissent ensemble au haut de la crête, à droite.*)

CHENNOS.

Ho gué ! Chennos, chef de Chinnac, prompt au combat, sain en paroles.

HELWRIG.

Helwrig, de Disanie.

TOUS DEUX.

Place au Conseil !

BUDUANN.

Buduann, de Bauzon.

LENNSMOR.

Arrête, Buduann !

QUATRE PRÊTRES.

(*Les quatre ovates se portent vivement à gauche, levant leurs armes sur Buduann.*)

Arrière !

LENNSMOR.

La tache de Bélen paraît sur ton visage,
tu ne dois pas franchir le cercle de l'autel.
Reste au dehors, ton barde t'instruira.

(*Buduann redescend la pente ; son barde seul vient se placer près de l'autel.*)

GRYMPUIG.

Qui vient ?

FERKEMNAT, *de loin.*

Ho gué ! Ferkemnat de Challenc. — Place au Conseil.

(*Il entre par la droite.*)

BERDDRET.

Berddret, du mont Tanargue.

(*Berddret s'avance gravement et se place auprès d'Ilbert, à droite.*)

ILBERT.

Brillant éclair du rocher cher à Thrann, entre et viens près de nous.

LENNSMOR.

Ho gué ! Qui marche encor ? L'aurore est proche.

GEYWHIR.

Moi, Geywhir de Mazenc ; place au Conseil.

(*Entre Geywhir, porteur d'une lance démesurément longue ; il gravit la pente à gauche et prend place à côté d'Helwrig.*)

HELWRIG.

Célèbre chef, ta longue lance est connue par tout le pays ;
prends place.

LENNSMOR et GRYMPUIG.

Nul ne réclame plus libre accès à l'autel ?
Ho gué ! ho gué ! Voici le jour !

(*Assez long silence.*
Les deux druides frappent sur les boucliers d'appel et rentrent dans le cercle de l'autel. Les chefs sont groupés diversement, chacun escorté d'un barde et d'un porte-enseigne.)

LENNSMOR et GRYMPUIG	6 PRÊTRESSES et 4 PRÊTRES	LES 9 CHEFS et LES 10 BARDES
Le Conseil est formé.	Voici le jour !	Ho gué ! ho gué !

(*Grand mouvement. Les joueurs de trompe sonnent tous ensemble.*

Les prêtres vont ensuite en procession faire le tour de l'autel, tandis que les chefs et les bardes, rassemblés à gauche, se rapprochent et causent ensemble.)

ILBERT.

Mes clans et mes guerriers sont là, au pied de la montagne.

HELWVRIG.

Les miens aussi.

CHENNOS.

Et les miens.

GEYWHIR.

Quel est le but de l'assemblée?

PENVALD.

L'ignores-tu ?

GWELLKINGUBAR.

C'est pour élire un Brenn suprême : ainsi l'a dit le messager.

(Lennsmor, qui marche en tête de la procession, est alors parvenu au milieu du cercle, tout près de la place où se tiennent les chefs.)

LENNSMOR.

Et c'est pour vous guider qu'Arfagard notre maître,
Arfagard, le premier des prêtres, est revenu parmi nous.

(Mouvement, qui se calme peu à peu, sur les objurgations des prêtres.)

LES CHEFS ET LES BARDES.

Arfagard de retour ! Salut ! salut à lui !

LENNSMOR ET LES 4 OVATES.

Rangez-vous donc ; recueillez ses paroles.

(*La procession s'arrête et entr'ouvre ses rangs, livrant passage à Arfagard, revêtu de la robe de pontife à large bordure écarlate.*
Il s'avance, majestueux et grave, vers les chefs.)

ARFAGARD.

Illustres chefs, guerriers, soutiens de la patrie,
Pendant longtemps, la valeur de vos pères, égide protectrice, a préservé Cravann [de tout joug étranger.
Et maintenant encor, vos vaillantes poitrines forment au nord un robuste [rempart
résistant au choc du barbare.
Mais du côté du vent Cravann est menacée :
Des peuples inconnus, des peuples innombrables vont se ruer sur nos montagnes !
Je les ai vus, en mon récent voyage,
Je les ai vus débordant des vallées ;
Ainsi que le torrent formé par les orages,
détruisant tout sur leur passage,
ils remontent vers nous !

(*Les chefs, étonnés, vont pour questionner Arfagard, qui continue, calme.*)

Voilà pourquoi vous êtes appelés et rassemblés devant l'autel de pierre,
afin d'élire un Brenn de guerre
qui devra réunir en sa puissante main toutes les forces de la patrie.

(*Moment de silence.*
Ferkemnat s'avance seul au milieu du cercle.)

FERKEMNAT.

Nul mieux que Ferkemnat ne peut remplir ce poste.

GWELLKINGUBAR.

Gwellkingubar, vainqueur des barbares du Nord, doit commander à tous !

(*Il se campe avec hauteur en face de l'autel.*)

GEYWHIR.

Sans moi, la barrière des Gwells aurait été brisée comme un fétu de paille !

(*Souriant et dédaigneux, Gwellkingubar se retourne à demi vers Geywhir.*)

GWELLKINGUBAR.

Ami Geywhir, trop longue est ta lance,
tu n'as jamais frappé l'ennemi que de loin...

GEYWHIR.

Ose le dire encor !

(*Il s'élance sur Gwellkingubar, mais Chennos l'arrête et s'avance entre eux deux.*)

CHENNOS.

Ecoutez-moi :
Qui donc porta secours au Gwell dans la détresse,
sinon Chennos, chef de Chinnac, suivi de ses frondeurs habiles ?

GEYWHIR.

La lance de Mazenc est souveraine !

ILBERT.

Je suis chef du pays, à moi la forte épée !

HELWRIG.

Les Helves me révèrent.

BERDDRET.

De Thrann je suis le bras.

FERKEMNAT.

Ma haute cime vous domine.

PENVALD

Je suis la tête des forêts.

ILBERT.

Je brille au premier rang.

GWELLKINGUBAR.

Je suis le rempart des Vellaves.

CHENNOS.

Plus rusé que la nuit est Chennos de Chinnac.

EDWIG.

Meilleur que moi ne se trouva jamais.

TOUS.

A moi ! à moi l'épée !

(*Grande agitation parmi les chefs.*
Les deux druides et les quatre ovates, faisant résonner leurs boucliers, réclament le silence)

LENNSMOR, GRYMPUIG et LES 4 OVATES.

O chefs ! tenez vos langues, le Maître parle.

ARFAGARD.

Chacun de vous a des droits, nobles chefs,
votre valeur par tous est reconnue,
mais aujourd'hui, le sauveur de Cravann est désigné par un arrêt divin :
Un oracle nouveau des voix de la montagne l'annonce et le proclame ainsi :
« Le chef élu,
« le fils des Nuées
« dont l'âme, vierge encor, à l'amour restera fermée. »

(*Silence.*
Ilbert, sortant de la foule des chefs, s'adresse à Arfagard.)

ILBERT.

Père, permets que ma bouche réponde :
Le dernier fils de Raidrig, le dernier descendant des dieux
a disparu voilà bien dix années, et depuis, nul ne l'a revu...

(*Arfagard, sans paraître avoir entendu Ilbert, se retourne gravement vers le second plan à gauche.*)

ARFAGARD.

L'Être choisi, le Fils des Nuées
dont l'âme, vierge encor, à l'amour est restée fermée,
est ici, au milieu de vous...
— Fervaal ! fils de Raidrig, prends ta place au Conseil !

SCÈNE III

(Le jour est tout à fait venu, mais les brouillards cachent encore tout ce qui s'étend au delà de la ligne des pins au fond.
Fervaal est entré, en superbe armure et armes étincelantes ; il est suivi de son barde portant la harpe.
Il s'avance, majestueux, par le second plan à gauche.
Il s'arrête, et les chefs, s'écartant devant lui, considèrent sa mâle beauté avec admiration.)

LES PRÊTRES, LES CHEFS, LES BARDES et UNE PARTIE DES GUERRIERS.

Salut, Fervaal, fils de Raidrig,
Salut à toi, descendant des Nuées.
Fervaal, sois élu par nous Chef élu de Cravann !

(Fervaal s'avance résolument vers les chefs, jusqu'au milieu de la scène.)

FERVAAL.

Chefs des libres pays celtiques,
si vous me choisissez ici pour votre Brenn,
sachez tous que, malgré mes jeunes années,
je serai digne de mes pères,
et qu'avec vous je combattrai sans peur pour la Patrie et pour la Liberté.

TOUS.

A lui l'épée !
Gloire à Fervaal ! gloire au fils des Nuées !
à lui l'épée, la forte épée !

(Grympuig frappe sur son bouclier ; tous se rangent à quelque distance de l'autel, Fervaal avec les chefs.)

CÉRÉMONIE

(Arfagard bénit l'eau, qui lui est présentée dans un vase d'or par de jeunes prêtres.
Il plonge en ce vase la torche incandescente du sacrifice, puis il la remet aux prêtres, qui arrosent de cette eau lustrale l'autel et les assistants.)

LES PRÊTRESSES, LES PRÊTRES et LES OVATES.

Ainsi que l'Eau sainte détruit l'œuvre du Feu maudit,
En vos corps, en vos esprits, toute flamme impure ici soit éteinte,
Ainsi que l'Eau sainte détruit l'œuvre du Feu maudit.

(Arfagard pétrit sur l'autel la pâte sacrée, composée de seigle, de miel, de sel et d'aromates, que des groupes de prêtresses lui apportent tour à tour.)

LES PRÊTRESSES.

Que le seigle soit nourriture au guerrier dans le long chemin !
Que le miel et le thym adoucissent toute blessure !
Que le sel, funeste au parjure, soit sagesse dans le festin !

TOUS.

Ainsi que l'Eau sainte détruit l'œuvre du Feu maudit,
En vos corps, en vos esprits, toute flamme impure soit éteinte,
Ainsi que l'Eau sainte détruit l'œuvre du Feu maudit.

ARFAGARD, *saisissant une amphore pleine, répand le vin sur l'autel.*

Que la victime soit rachetée,
que l'offrande soit exaltée
par la dédicace du vin !

(Tous restent silencieux et recueillis pendant le sacrifice qui se passe hors de la scène.
Une prêtresse apporte à Arfagard la coupe pleine du sang de la victime
Il répand le sang dans le cercle et observe.)

Les destins s'accomplissent ;
incertains restent les présages...
A qui, à qui dois-je donner l'épée ?

LES CHEFS, moins CHENNOS et GWELLKINGUBAR.

A Fervaal, à Fervaal, au fils de Raidrig !
au Chef désigné par les dieux !

(Arfagard, saisissant l'épée, la remet solennellement à Fervaal, qui la reçoit sans courber la tête, l'air sombre et résolu.)

TOUS.

Ho gué !

(Grympuig réclame le silence.)

GRYMPUIG.

Maintenant, que tous ceux qui ont libre accès au Conseil
prennent place au festin préparé sur l'autel.

(Au barde de Fervaal.)

Et toi, barde, accorde ta harpe en un mode pompeux ;
chante le nouveau Brenn et célèbre sa race.

(Tous les chefs s'avancent et prennent place autour de l'autel, debout. Le pain sacré leur est distribué par les prêtresses. Les bardes et les guerriers se tiennent derrière leurs chefs, tandis que le barde de Fervaal, du haut d'un rocher voisin, prélude sur sa harpe.)

LE BARDE.

C'est le jour du destin.
C'est le jour attendu où le chêne celtique,
unissant ses rameaux, ne formant qu'un seul cœur...

(Au loin, s'élève un lugubre signal de trompe, trois fois répété. Gwellkingubar se retourne et fait signe au barde de se taire.)

GWELLKINGUBAR.

Tais-toi, barde : j'entends un appel de détresse...

CHENNOS.

Mauvais présage !

(La plupart des chefs quittent leurs places et se pressent vers le fond, d'où le signal est parti.)

PENVALD et HELWRIG.

Qu'est-ce donc ?

GEYWHIR et BERDDRET.

Qui vient ?

EDWIG et CHENNOS.

Un messager.

(*Entre un messager, à bout de souffle et en proie à la terreur ; ses vêtements sont en lambeaux, il agite une branche de bois écorcé, et tombe presque au milieu du cercle, où les chefs, anxieux, l'interrogent.*)

LE MESSAGER.

Ho gué !

PENVALD et HELWRIG.

Qui vient ?

ILBERT et FERKEMNAT.

Un messager.

LE MESSAGER.

Laissez passer ma baguette blanche !

LES CHEFS.

Qu'il entre ! Viens ici. Parle ! Parle !

LE MESSAGER.

Des rives du fleuve, une armée immense, un peuple féroce monte, envahissant [Cravann ;
Leur nombre est tel que la terre en est noire,
rien ne résiste, tout fuit vers nous.
Les champs et les plaines fertiles sous leurs pas deviennent déserts ;
Ils brûlent les maisons, dispersent les troupeaux ; pillent et dévastent les villes ;
et les autels des dieux mêmes ne sont pas respectés par eux !

GWELLKINGUBAR, GEYWHIR, BERDDRET.

Que faire ?

EDWIG, CHENNOS, ILBERT, FERKEMNAT.

Que décider ?

PENVALD.

Et d'abord, où sont-ils ?

TOUS.

Où sont-ils ? Dis, où sont-ils ?

LE MESSAGER.

Les gens qui viennent du bas pays disent qu'on les a vus vers le val d'Albossas.

EDWIG, ILBERT.

Il faut marcher contre eux.

LES AUTRES CHEFS.

Non pas ! non pas. Il faut se retirer.
Chacun pour soi.
Chacun dans son pays.

FERKEMNAT.

Chacun de nous doit défendre sa terre.

CHENNOS.

Bien dit ! Séparons-nous.

TOUS.

Séparons-nous. Aux alleux ! aux alleux !
Chacun dans son pays. Défendons notre terre.
Séparons-nous.

(*Grande agitation.*
Les chefs sont sur le point de quitter le lieu de l'assemblée.
Fervaal, immobile jusqu'alors, s'élance tout à coup au milieu d'eux.)

FERVAAL.

Arrêtez, chefs! — N'avez-vous point de honte !
Fuir le danger est-il digne de vous ?
Vos mères se sont donc livrées à des esclaves ?
N'êtes-vous pas les fils des anciens héros dont j'ai ouï conter les exploits de [guerre ?
Ceux-là savaient se liguer entre eux comme des frères
et mourir en riant pour Cravann.

(*Les guerriers restent émus et hésitants.*)

— Et que peut faire chacun de nous,
seul contre l'armée innombrable de ces ennemis inconnus ?
O nobles chefs, écoutez-moi !

(*Les chefs, gagnés, se rapprochent de Fervaal et l'entourent.*)

Restons unis pour la défense,
restons unis pour le salut commun ;
marchons ensemble à la bataille et nous vaincrons les barbares noirs !

LES CHEFS,
moins CHENNOS et GWELLKINGUBAR.

Il a raison ! Restons unis, restons ensemble.

FERVAAL.

(*Il s'adresse à ceux d'entre les guerriers qui sont restés à l'écart.*)
Vous qui tremblez, bâtards, n'approchez point du Brenn...

TOUS.

Nous te suivrons, Fervaal, tous, nous te suivrons !

FERVAAL.

...car son glaive abattrait vos têtes.
Que les vrais Celtes, seuls, se pressent autour de moi,

et que leurs veines où boût un noble sang battent joyeuses sur mes veines !
Imitons les ancêtres vainqueurs,
restons unis et Cravann est sauvée !

LES CHEFS, LES BARDES et LES GUERRIERS.

Ho gué ! ho gué ! que le Brenn commande à nos glaives,
tous nous marchons avec lui !
En guerre ! ho gué !
Marchons ensemble pour le salut de la patrie !

(*Fervaal, enthousiaste, désigne à chacun son poste.*)

FERVAAL.

A l'œuvre, amis ! à l'œuvre, compagnons !
Le serre d'Iserlech, en ses rochers superbes, nous offre près d'ici un sûr [retranchement,
que tous les clans s'y réunissent !

(*A Penvald.*)

Toi, Penvald, chef prudent, cours amasser les murailles de pierres,
à toi d'assurer la défense.

(*A Ilbert.*)

Ilbert et ses guerriers, cachés dans la forêt, viendront décider la victoire ;
et nous, sur le serre du Vent, nous attendrons l'attaque des barbares.

(*Au centre des groupes.*)

Et maintenant : aux armes, compagnons !

(*Les guerriers frappent ensemble sur leurs boucliers.*)

TOUTE LA FOULE, LES CHEFS et LES GUERRIERS.

Ho gué ! ho gué ! ho gué !
Aux armes ! aux armes ! aux armes !
Ha ! ha ! ha !

(*Tous se dispersent.*)

(*Grand mouvement au fond sur la pente de la montagne ; les chefs donnent des ordres à leurs bardes et à leurs guerriers ; ils vont, viennent, passent, repassent au dernier plan, tandis que les trompes sonnent et que résonnent les boucliers.*)

GEYWHIR.

Barde ! cours prévenir nos gens.

CHENNOS.

J'y vais moi-même.

(*Chennos sort.*)

BERDDRET.

Et moi de même.

(*Berddret sort.*)

FERKEMNAT.

Ceux de Challenc, aimés de la victoire, combattront aussi pour Cravann.

(*Ferkemnat sort.*)

GWELLKINGUBAR.

Les armes sont là, sous les chênes.

LES SIX CHEFS RESTÉS EN SCÈNE.

Guerriers ! armez les clans !

(*Tous les chefs sortent,*
Les guerriers répètent au loin l'appel des chefs.)

TOUS LES GUERRIERS, *au loin.*

Armez les clans !
Aux armes ! aux armes !

(*Fervaal, seul au premier plan, s'approche d'Arfagard, resté auprès de l'autel.*
Au fond, l'agitation continue.)

FERVAAL, *à Arfagard.*

Père, père, écoute-moi,
celui qui doit mourir t'implore...

LA FOULE, *au fond.*

Armez les clans ! armez les clans !

ARFAGARD.

Mourir, enfant !..... qui parle de mourir ?
Toi ! le Brenn élu dont le souffle sublime a rallumé les flammes du courage
dans le cœur des chefs hésitants...
O mon Fervaal, ne parle pas de mort !

LA FOULE, *au fond.*

A nous les armes ! à nous les épées !

PENVALD, *revenant au second plan, arrête un guerrier qui se hâte vers le fond.*

Toi, cours jusqu'à la ville ;
Fais diriger tous les troupeaux vers la montagne.

LA FOULE, *au fond.*

A nous les framées !

FERVAAL, *à Arfagard.*

Père, père, tu t'es trompé !
Je ne suis pas l'élu, l'appelé, l'homme pur désigné par la voix de l'oracle ;
Entends-moi bien : je ne suis pas l'élu !
car, le serment, le haut serment druidique...
je l'ai violé !

(*Arfagard recule, en proie à l'épouvante.*)

— J'aimai Guilhen, là-bas, bien loin...
Son haleine enivrante et douce, je l'ai aspirée à ses lèvres,
son cœur, son tendre cœur, je l'ai senti palpiter sur mon cœur...
A son souvenir, tout mon être tressaille encor de volupté ;

Je l'aime ! Mon âme est liée à son âme,
en moi, je garderai son amour à jamais !

LA FOULE, *du fond.*

Ordonnez les rangs !
Formez les rangs !
En guerre ! en guerre ! en guerre !

(*Arfagard, désespéré, étend le bras comme pour maudire : Fervaal l'arrête.*)

FERVAAL, *à Arfagard.*

Laisse-moi terminer.
Tu as entendu la voix des Nuées :
« Seule la Mort peut appeler la Vie ;
« La nouvelle Vie naîtra de la Mort. »
Comprends-tu maintenant le sens de cet oracle ?
Esus réclame un sacrifice,
et la victime sera moi !
Je veux trouver la mort dans le combat qui va délivrer la Patrie !

LA FOULE.

Ah ! en guerre ! en guerre !

FERVAAL.

Adieu, père, pour toujours.

(*Le flot de la foule armée, toujours grossissant, est rentré peu à peu ; les guerriers entourent Fervaal et le séparent d'Arfagard, qui s'appuie à l'autel, chancelant, anéanti.*)

LA FOULE, *en scène.*

La guerre a frappé sur les boucliers.
Ho gué !
Fervaal ! Fervaal !
Ha !
La guerre a frappé sur les boucliers, au pied des montagnes sacrées.

Marchons ensemble à la bataille et frappons sur nos boucliers !
Ouvrez les portes du pays,
laissez passer tous les ennemis,
Ho gué !
De leurs cadavres épars dressez de hauts remparts
et que leur sang féconde nos champs et nos vallées !
Fervaal, Fervaal, en guerre !
En guerre !

FERVAAL.

Chefs et guerriers de la libre Cravann, voyez !
Peuple, contemple !

(*Tout à coup et sans transition se dissipe le brouillard, et l'on distingue au fond, à travers les pins, la plaine, la ville et les lointaines montagnes éclairées magnifiquement par les rayons du soleil.*)

Bélen lui-même n'est plus hostile,
ses royaumes d'or et de feu
ont dissipé les voiles qui nous cachaient la plaine et le mont du salut ;
C'est le signe de la victoire !
Barde, à moi ta harpe !

(*D'un brusque mouvement, Fervaal arrache la harpe des mains de son barde, et, debout sur l'autel, il chante à pleine voix le Chant prophétique.*)

Ho gué ! Celtes, ho gué !
C'est le jour attendu où le Chêne celtique
unissant ses rameaux, ne formant qu'un seul cœur,
superbe, écrasera d'un effort héroïque
l'ennemi, frappé de stupeur.

LA FOULE.

Ho gué ! ho gué ! ho gué !

FERVAAL.

En ce jour, on verra les perfides renards
se cacher tout tremblants dans leurs sombres tanières,

et l'étranger, pliant devant nos étendards,
s'enfuir bien loin de nos frontières.

FERVAAL.

Ho gué ! Celtes, ho gué!
C'est le jour du destin si longtemps
[attendu !
Favorables ou non se montrent les
[présages,
le vieux Chêne celtique, insensible
[aux orages,
dressera son front triomphant !

LA FOULE,

Oui ! oui !
c'est le jour,
c'est le jour attendu !
Ho gué !
ho gué !

FERVAAL et QUATRE CHEFS.

Ho gué ! ho gué ! ho gué !

Ho gué ! Celtes, ho gué !

LA FOULE.

C'est le jour du destin, attendu si longtemps
où le Chêne celtique, insensible aux orages,
dressera son front triomphant !

(*L'armée est divisée en trois groupes.*
Fervaal, descendu de l'autel et porté triomphalement, sort à droite avec le premier groupe, escorté des principaux chefs.)

DEUXIÈME GROUPE.

La guerre a frappé sur les boucliers !

La guerre a frappé sur les boucliers !

TROISIÈME GROUPE.

La guerre a frappé sur les boucliers !
Guide-nous, Fervaal,
guide-nous !
Honneur au Brenn descendant des
[Nuées !

(*Le second groupe, ayant à sa tête Penvald et Gwellkingubar, se met en marche et sort à droite lorsque le premier est déjà loin.*)

PREMIER GROUPE, *de loin.*

Ho gué ! Celtes, ho gué !
c'est le jour ! —

TROISIÈME GROUPE.

Guide-nous, Fervaal, guide-nous ;
Honneur au Brenn descendant des Nuées !

(*Le troisième groupe s'est formé après les autres.*
Sous la conduite d'Ilbert, il descend la montagne par le fond ; — avec ce groupe, marchent les prêtres et les prêtresses qui, pendant le mouvement précédent, ont dépouillé l'autel des ornements sacrés.)

PREMIER GROUPE, *de très loin.*

Oui, c'est le jour,
c'est le jour du destin ! —

DEUXIÈME GROUPE, *de loin.*

La guerre a frappé sur les boucliers ! —

TROISIÈME GROUPE, *de loin.*

Gloire à Fervaal ! honneur à lui !
Gloire ! gloire ! gloire !

DEUXIÈME GROUPE, *de plus loin.*

La guerre a frappé sur les boucliers ! —

(*Les voix se perdent au loin.*
La scène est presque vide.
Lointain roulement de tonnerre dans le ciel clair.
Arfagard, resté seul, désespéré et indifférent aux choses extérieures, sort de son accablement.)

ARFAGARD.

O Thrann ! ton bras a transformé le siècle ;
Esus est mort... et Cravann va périr !

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIÈME

La montagne d'Iserlech.
Pleine neige. — Il fait nuit.
La bise siffle lugubrement et chasse les rapides nuages qui passent, incessants, cachant le sommet de la montagne et voilant de temps à autre la clarté de la lune.
Alternatives d'ombre et de lumière.
Au premier plan, déjà rigides, des cadavres de guerriers recouverts en partie par la neige.
On entend au loin des cris de détresse et de longs gémissements.
FERVAAL, seul vivant en ce lieu, se tient debout sur la pente de la montagne, au second plan; il est sans casque, les deux mains appuyées sur la garde de son épée, et reste ainsi, immobile.
Les cris de détresse s'éloignent et se perdent au loin.
En un très lent geste d'invocation et de prière, Fervaal élève les bras vers le ciel, sa main droite tenant le glaive par le milieu de la lame ; — puis ses bras retombent graduellement, et de nouveau il reste immobile.
Arfagard paraît à droite, portant un faisceau de branchages allumés. Il cherche à reconnaître les cadavres, et va, inquiet, de l'un à l'autre.
Un moment, la lune se dévoile, et Arfagard, qui s'apprêtait à gravir la pente, aperçoit soudainement Fervaal.

SCÈNE PREMIÈRE

ARFAGARD.

Fervaal ! es-tu vivant ?
ou serait-ce ton âme errante qui paraît ici devant moi ?

FERVAAL, ***sans faire un mouvement, le regard vague, parle à la nuit.***

Terrible nuit ! Nuit de deuil et d'horreur !
enfin tu vas terminer ma misère...

Il tourne la tête vers Arfagard.)

Oui, mon corps est vivant,
mais mon esprit flotte comme en un rêve...
Je ne suis plus déjà... et je ne puis mourir !

(*Il remet son épée dans le nœud du baudrier, puis descend vivement à droite jusqu'aux côtés d'Arfagard.*)

J'ai combattu jusqu'à l'heure suprême où j'ai vu tous les miens tomber autour de [moi...
et la Mort, tant de fois appelée,
la Mort ne m'a pas répondu !
Alors, désespéré, tout seul, je me ruai au travers des barbares,
offrant ma poitrine à leurs coups,
mais... en vain !
La Mort semblait émaner de mon être,
je la donnais sans pouvoir la subir...
Et maintenant... je reste seul debout sur les ruines de ma patrie !
— Mais te voilà, toi, prêtre : sois béni !
viens célébrer l'insigne sacrifice.
Lève ton bras, mon père, et frappe fort ;
la vengeance d'Esus sur moi soit assouvie :
la nouvelle Vie va naître de la Mort.

ARFAGARD, *attendri, se rapproche de Fervaal et lui prend la main.*

Ah ! Fervaal, mon cher fils...
dernier espoir de ma vieillesse,
je te retrouve enfin digne de tes aïeux !

(*Il l'entoure de ses bras, comme un enfant.*)

Naguère, j'ai pris soin de tes jeunes années et mon cœur t'aima tendrement ;
c'est moi qui t'enseignai les grandes lois du monde, les arcanes sacrés et la [crainte des Dieux ;
malgré ton crime, malgré ton parjure, je t'aime encore, ô cher enfant,
je te pardonne et j'accepte ta vie en un suprême et tendre embrassement.

FERVAAL *incline la tête sur la poitrine d'Arfagard, qui l'embrasse au front ; puis, se dégageant de l'étreinte du druide, il s'agenouille, résolu, en posture de victime.*

Puissant Esus, accepte la victime !

ARFAGARD.

Esus n'est plus...
Yésus approche,
l'antique cycle est à jamais fermé.
Mais, puisque l'Amour envahit le monde,
puisque le Feu a chassé la Nuée,
rouge Bélen, à toi je veux sacrifier...
trouveras-tu la victime assez haute ? sera-t-elle digne à tes yeux,
si j'immole, ô Bélen, en sublime holocauste, le dernier rejeton de mes dieux ?

(*Arfagard tire de la gaine d'argent son large couteau de sacrificateur, puis, inclinant de la main gauche la tête de Fervaal, il élève hiératiquement le couteau vers le ciel.*
A ce moment, on entend à gauche un appel désespéré.)

GUILHEN, *de loin.*

Fervaal ! à moi, Fervaal !

FERVAAL *saisi, se relève à demi et arrête le bras d'Arfagard.*

Arrête !... cette voix... n'entends-tu pas ?

ARFAGARD.

J'entends au loin la bise qui se lève :
L'heure est propice, à genoux !

(*La lune éclaire pleinement la scène.*)

GUILHEN, *plus près.*

A moi, Fervaal ! à moi, mon bien-aimé !

FERVAAL *recule, repoussant Arfagard, et regarde, anxieux, du côté d'où part la voix.*

Puissances du ciel ! c'est elle ! c'est bien elle !
L'Amour me reste encore !

ARFAGARD.

Fils des Nuées, plus rien n'est pour toi sur terre...
Victime dédiée, tu appartiens aux dieux !

FERVAAL.

Tes dieux ! je ne les connais plus !
Un pouvoir plus grand s'étend sur le monde,
un pouvoir plus haut m'impose sa loi :
L'Amour, l'ardent Amour possède mon être ;
Arfagard, laisse-moi passer !

ARFAGARD, *terrible, se dresse de toute sa hauteur entre Fervaal et le côté gauche, d'où vient la voix de Guilhen; il marche vers le jeune homme le couteau levé.*

Bélen réclame le sacrifice,
il te commande de mourir.

FERVAAL.

Mourir ?... Ha ! ha !... je ne veux plus mourir.
Et je renie tes dieux, et je ne vois plus qu'elle !
Elle !
Laisse-moi donc passer !...

(Fervaal, éperdu, fou, abat Arfagard d'un revers de glaive, et, passant sur son corps, s'élance vers la gauche au moment où paraît Guilhen.)

SCÈNE II

FERVAAL.

Guilhen !

(Guilhen entre à gauche, pouvant à peine se traîner ; elle est enveloppée d'un long manteau de couleur sombre et tombe dans les bras de Fervaal.
Les clairs rayons de la lune mettent la scène en pleine lumière. Le vent s'est calmé.)

GUILHEN.

Fervaal !

GUILHEN et FERVAAL.

O Joie !

(Ils restent un moment enlacés.)

FERVAAL *contemple Guilhen silencieuse et pâle.*

Est-ce bien toi ? — N'est-ce point un fantôme ?
Ah ! parle-moi...

GUILHEN.

Mon bien-aimé, enfin je te revois !
Longtemps, longtemps je t'ai cherché...
Dans tes forêts, sur tes froides montagnes, je t'appelais...
J'ai franchi des ravins et des cimes aiguës,
j'ai traversé de rapides torrents dont les eaux glaçaient tous mes membres
et j'ai meurtri mes pieds aux rochers durs...
Mais j'oublie toutes mes souffrances puisque tu es là, près de moi.

(Elle lève lentement les yeux vers lui.
Un léger souffle de bise passe à nouveau, Guilhen frissonne.)

J'ai froid !...

FERVAAL *la prend doucement en ses bras et l'assoit à côté de lui sur une roche*

Ah ! Guilhen... mon aimée ;
Viens sur mon sein ; reste en mes bras, douce femme ;
Par mes caresses,
par mes baisers toujours renouvelés,
par la flamme sans fin de mon amour immense,
je réchaufferai ton pauvre corps glacé,
je rappellerai la vie en tes membres
et nous pourrons encor goûter ensemble la joie douloureuse d'aimer !

GUILHEN.

Ah ! ne dis pas ces douces paroles...
Le froid de ton pays a pénétré mon sein,
en moi le souffle s'éteint, je frissonne...
la triste neige m'environne,
le vent chante un hymne de mort...

FERVAAL *s'affaisse en un sanglot.*
Tais-toi, Guilhen ! tais-toi...

GUILHEN *attire comme maternellement la tête de Fervaal sur son épaule.*

Pardonne.. pardonne-moi...
Je n'ai point de foyer, je n'ai plus de parents,
toi seul étais toute ma vie,
et maintenant, je vais mourir...
O mon Fervaal, à l'heure suprême où je te vois pour la dernière fois,
devant la Mort, jure-moi que tu m'aimes !
et je m'en dormirai, heureuse, entre tes bras...

FERVAAL.

Si je t'aime...
Si je t'aime !

(Il se lève brusquement.)

Par toi j'ai connu la raison de vivre,
par toi j'ai souffert le bonheur d'aimer.
Pour toi j'ai trahi mes serments,
pour toi j'ai ruiné ma patrie
et... je ris !
Oui, je ris en songeant aux douces ivresses de notre jeune amour ;
nul obstacle entre nous ne se dresse,
rien ne m'est plus que ta tendresse,
Guilhen, les jours de malheur sont passés !

(Il se rassied auprès d'elle, l'enlaçant en ses bras.)

Vois... tu ne trembles plus,
en tes yeux brille encore la pure flamme d'autrefois ;
déjà disparaît la pâleur de ta bouche,
sur tes joues renaissent les roses, les rouges roses d'autrefois.
Laisse-moi apaiser ma fièvre...
laisse-moi baiser ta lèvre
comme en nos beaux jours d'autrefois...

(Il murmure à l'oreille de Guilhen.)

Dans ton chaud pays où naît le soleil,
où fleurit l'Amour aux parfums mystiques,

à jamais unis, à jamais charmés,
nous irons tous deux
en les enivrements magiques de l'éternelle Volupté !

GUILHEN.

Il est trop tard...

FERVAAL.

Viens, lève-toi, je t'aime !

GUILHEN *regarde tristement Fervaal.*

Il est trop tard !
Regarde :

(Elle désigne un point du ciel, à gauche.)

Un grand nuage sombre est là, il nous menace...
lentement, lentement il avance ;
bientôt son ombre voilera l'astre aimé des amants qui nous éclaire...
Et, quand l'amicale lueur... s'effacera sous la nuée..
Alors.. je serai morte...
Morte !... ah !...

(Elle se relève à demi, surexcitée, en proie à la fièvre.)

Plus jamais je n'entendrai ta voix...
plus jamais je ne verrai ton regard,
ton clair regard !...

(Elle est debout.)

Ah ! je souffre... je souffre...
J'ai froid et je brûle...
je tremble... j'ai soif...
à boire !

(Elle retombe sur le rocher.
Fervaal se hâte à gauche vers la source.
Il revient bientôt rapportant de l'eau dans la corne qui pend à sa ceinture.
Il présente la corne aux lèvres de Guilhen, qui boit lentement en se soulevant sur les mains.

Puis elle reste immobile ; l'expression de son visage, de douloureuse est devenue calme et reposée ; ses yeux s'ouvrent tout grands ; elle parle en regardant dans le vague.)

Libre j'étais, l'Amour m'a faite esclave...
Fière j'étais, le Destin a brisé ma fierté...
Vierge heureuse j'étais, aujourd'hui triste épouse,
je meurs.

(Elle se tourne vers Fervaal et le regarde avec tendresse.)

je meurs pour toi et mon sort est rempli...
Car mon amour t'a révélé la vie,
à ton âme, alors asservie, il a rendu le libre choix...
FERVAAL !

(Elle est presque debout.)

Fervaal...

(Elle retombe.)

vois, le noir nuage approche...

(La clarté de la lune disparaît tout à coup.)

il nous enserre en son cercle maudit !
Viens ! plus près... plus près... écoute :
Quand je ne serai plus, quand la rose sauvage aura péri par l'hiver étouffée,
pense encore à la bien-aimée qui dort doucement sous la neige des grandes [montagnes glacées...
Ha !... la lumière !... la lumière !...
ton regard !
ah !..

(Guilhen bat l'air de ses mains comme en un désespéré et suprême appel, puis elle retombe, morte.
Fervaal se précipite sur le corps de Guilhen et l'embrasse étroitement.
L'obscurité se fait.)

SCÈNE III

(On entend le vent de bise.
Un soudain éclair strie l'obscurité.
Fervaal, ébloui par la lueur, se retourne vers la droite, anxieux et hagard.
Tonnerre lointain.)

FERVAAL.

Thrann ! Thrann ! est-ce toi qui m'appelles ?

(La lune, dégagée des nuages, éclaire la scène.
Demi-lumière.
Fervaal aperçoit le corps d'Arfagard.
Puis, il reporte son regard sur Guilhen.
Second coup de tonnerre, beaucoup plus affaibli.)

Tais-toi, Thrann ! tu vas les éveiller...
Ils dorment, ils dorment tous ceux que j'aimais.
Ils dorment, ils dorment.

(La lune se voile peu à peu.)

Pourquoi donc, lourd sommeil, ne viens-tu pas aussi fermer mes yeux ?
Ils dorment, tous ceux que j'aimais !

(L'obscurité est revenue, complète ; la bise souffle de nouveau.
Un long et sinueux éclair, suivi, non immédiatement, d'un roulement de tonnerre. Fervaal se redresse, appuyé sur ses deux mains.)

Thrann, pourquoi rends-tu la neige toute rouge ?
Pourquoi ces lueurs rouges... rouges comme le sang ?...
La neige s'est changée en sang !

(Il se met debout, chancelant.)

Ils dorment, ils dorment, tous ceux que j'aimais,
ils dorment tous les deux bercés sur un flot rouge !

(Il avance vers le milieu de la scène ; son expression se fait plus douce.
Demi-lumière.)

Mais non... mais non...
Ce sont des roses partout répandues,
de rouges roses du Midi.
Elles m'entourent,

(Il marche, comme en un jardin imaginaire.)

leur doux parfum m'attire et je veux les cueillir
pour en orner les noirs cheveux de celle...

(Il s'arrête tout à coup.)

Cette nuit, elle était là...
elle s'appuyait au rocher...

elle me regardait...
Pâles, pâles étaient ses joues ;
mais sa pâleur venait des rayons de la lune...
Froides, froides étaient ses lèvres ;
mais ce froid venait du vent du nord...

(Les nuages envahissent la scène qui s'obscurcit peu à peu.)

Puis, elle a disparu dans un sombre nuage
en posant sa main sur mon front,
et mon front s'est appesanti,
et les ténèbres se sont faites...

(Il fait tout à fait sombre.
Fervaal est retombé sans forces auprès du corps de Guilhen.
Un chant mystérieux s'élève par deux fois)

. . . .
. . . .

(Un scintillement d'étoiles produit une diffuse lumière à travers les nuages qui passent.
Fervaal relève la tête.)

FERVAAL.

O étoiles, pâles étoiles qui chantez, lointaines dans le ciel changeant,
Pleurez, pleurez des étincelles et voilez vos lampes d'argent,
Car j'aimais une étoile rose, astre radieux du matin...
Sa douce clarté s'est éteinte ;
elle s'est figée dans le sang !

(Il se lève et fait quelques pas.)

Le sang ! le sang !
Les roses sont teintes de sang...
Mes mains ruissellent de sang...
Partout le sang...
Partout la Mort !
Ha !

(Il trébuche contre le corps de Guilhen, qu'il reconnaît à la lueur d'un puissant éclair.
Il reste immobile, comme fasciné.)

La Mort...
La Mort est la rançon du monde...

Victoire !... Thrann a parlé ;
Les temps prédits sont arrivés :
c'est le règne d'Amour, le règne de Lumière !

(D'un geste passionné, il saisit dans ses bras sa fiancée morte, puis il commence une lente ascension vers le sommet de la montagne, et le long manteau dont Guilhen est revêtue flotte au vent de bise comme un drapeau.)

Ho gué !
A l'assaut, nobles fils de Cravann la fière !
Escaladez pierre sur pierre ;
Montez toujours, montez vers la Lumière !
Suivez l'étendard de l'Amour.
Plus haut ! plus haut !
Ha !...

(Un immense éclair embrase le ciel, et la foudre éclate aux pieds même de Fervaal, qui, enveloppé de feu et protégeant son funèbre fardeau, est tombé un genou en terre.
Subite accalmie. La bise et l'orage ont cessé. Une lueur rosée teinte les plus hauts nuages, et le chant mystique résonne de nouveau, plus distinct.
Fervaal écoute, illuminé et conscient.)

. . . .

Ah ! j'entends, je vois, je sais ;

. . . .

le Dieu nouveau commande...

. . . .

la nouvelle Cravann est née...
Mais ce n'est plus Cravann, la Patrie est plus grande !

A l'orient la Lumière a brillé
Et la Joie embrase le monde.
Partout s'étend la Paix féconde :
Le jeune Amour est vainqueur de la Mort !

(Il appuie passionnément ses lèvres sur celles de Guilhen morte, et recommence à monter, calme, solennel, victorieux.)
(Fervaal chante à pleine voix et sans paroles un chant triomphal.)

LES VOIX.

A l'orient la Lumière a brillé,
. . . .
Et la Joie embrase le monde.
. . . .
Partout s'étend la paix féconde :
. . . .
Ils sont venus les temps prédits...

FERVAAL ET LES VOIX.

Le jeune Amour est vainqueur de la Mort !

(*Fervaal disparaît dans les nuages de plus en plus colorés qui, s'abaissant alors rapidement, couvrent toute la partie inférieure de la montagne.*

On ne voit plus nul être humain.

Seule, en une aurorale lueur, se déroule une majestueuse étendue de blanches cimes.

Plus claire et plus intense s'est faite la lumière.

Sur l'affirmation du thème d'Amour éclate le premier rayon d'un idéal Soleil.)

FIN

Poitiers. — Société française d'Imprimerie.


3 6105 121 515 352